

# Jules Verne : Centre - Périphérie

---

Krčan, Irma

Master's thesis / Diplomski rad

2022

Degree Grantor / Ustanova koja je dodijelila akademski / stručni stupanj: **University of Zagreb, Faculty of Humanities and Social Sciences / Sveučilište u Zagrebu, Filozofski fakultet**

Permanent link / Trajna poveznica: <https://um.nsk.hr/um:nbn:hr:131:781422>

Rights / Prava: [In copyright](#) / [Zaštićeno autorskim pravom.](#)

Download date / Datum preuzimanja: **2025-02-07**



Sveučilište u Zagrebu  
Filozofski fakultet  
University of Zagreb  
Faculty of Humanities  
and Social Sciences

Repository / Repozitorij:

[ODRAZ - open repository of the University of Zagreb  
Faculty of Humanities and Social Sciences](#)



Université de Zagreb  
Faculté de philosophie et lettres  
Département d'études romanes

Mémoire de master

Jules Verne : Centre – Périphérie

Présenté par : Irma Krčan  
Sous la direction de : dr. sc. Maja Zorica Vukušić, izv. prof.  
Zagreb, 2022

Sveučilište u Zagrebu

Filozofski fakultet  
Odsjek za romanistiku

Diplomski rad

Jules Verne: Centar – Periferija

Studentica: Irma Krčan

Mentorica: dr. sc. Maja Zorica Vukušić, izv. prof.

Zagreb, 2022.

## Résumé

Ce mémoire de master vise à examiner la relation entre le centre et la périphérie dans deux romans de Jules Verne, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* et *Vingt Mille Lieues sous les mers*. D'abord, nous allons considérer la réputation de Verne comme un écrivain « paralittéraire » et l'importance de cette réputation pour notre analyse. Ensuite, nous allons voir comment le premier roman, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, renforce la notion stéréotypée de hiérarchie naturelle entre le centre et la périphérie, reflétant ainsi le problème du faux savoir qui était très répandu au XIX<sup>e</sup> siècle. Par contre, le roman *Vingt Mille Lieues sous les mers* remet en cause le stéréotype de l'infériorité de la périphérie et révèle les limites du savoir du centre. Notre analyse va montrer que la représentation du centre et de la périphérie dans les romans de Jules Verne peut nous apprendre beaucoup sur le fonctionnement de la société au XIX<sup>e</sup> siècle, notamment sur la relation entre les stéréotypes, le savoir et la domination.

Mots clés : Jules Verne, centre, périphérie, stéréotypes, savoir, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, *Vingt Mille Lieues sous les mers*

## Sažetak

U ovom diplomskom radu namjeravamo proučiti odnos između centre i periferije u dva romana Julesa Vernea, *Put oko svijeta u osamdeset dana* i *20 000 milja pod morem*. Prvo ćemo razmotriti Verneov ugled kao trivijalnog autora te važnost tog ugleda za našu analizu. Zatim ćemo vidjeti kako prvi roman, *Put oko svijeta u osamdeset dana*, učvršćuje stereotipnu ideju prirodne hijerarhije između centra i periferije, odražavajući tako problem lažnog znanja koji je bio jako raširen u devetnaestom stoljeću. S druge strane, roman *20 000 milja pod morem* dovodi u pitanje stereotip o inferiornosti periferije i otkriva ograničenja znanja centra. Naša će analiza pokazati da nas prikaz centra i periferije u romanima Julesa Vernea može puno naučiti o funkcioniranju društva u devetnaestom stoljeću, osobito o vezi između stereotipa, znanja i dominacije.

Ključne riječi: Jules Verne, centar, periferija, stereotipi, znanje, *Put oko svijeta u osamdeset dana*, *20 000 milja pod morem*

## Table des matières

Introduction. ....	1
Verne comme para(littérature). ....	4
La relation centre-périphérie dans <i>Le Tour du monde en quatre-vingts jours</i> . ....	7
La relation centre-périphérie dans <i>Vingt Mille Lieues sous les mers</i> . ....	20
Conclusion. ....	33
Bibliographie et sitographie. ....	35

## Introduction

Plus de cent ans après sa mort, Jules Verne reste un des auteurs les plus lus du monde, ce dont témoigne le fait que, selon l'*Index Translationum*, géré par l'UNESCO, il est le deuxième auteur le plus traduit en langue étrangère, précédé seulement par « la reine du crime » Agatha Christie<sup>1</sup>. Par conséquent, ses personnages et ses inventions, par exemple le capitaine Nemo et son sous-marin Nautilus, aujourd'hui font partie de l'imaginaire populaire et continuent d'inspirer de nombreuses adaptations de son œuvre. Nous pourrions vraiment dire que l'œuvre de Jules Verne est une source d'inspiration inépuisable, puisqu'il compte plus de « 80 romans et autres nouvelles », dont « 62 composent le corpus des *Voyages extraordinaires* » (Dupuy 2013 : 6). Créée en 1866 par Pierre-Jules Hetzel, éditeur et, à de nombreux égards, collaborateur de Jules Verne, la collection *Voyages extraordinaires* contient les romans les plus connus de l'auteur, notamment *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, *Vingt Mille Lieues sous les mers*, *Voyage au centre de la Terre* et *De la Terre à la Lune*. Comme l'indique le titre de la collection, les intrigues des romans verniens traitent principalement de voyages extraordinaires : dans la plupart des cas, Verne envoie ses héros à des endroits peu explorés où il leur arrive des aventures les plus diverses. Voici comment l'auteur lui-même décrit l'intention derrière les *Voyages Extraordinaires* :

« Je voudrais, si Dieu me prête vie, achever en quelque sorte ma « géographie universelle pittoresque » en donnant pour emplacement à chacun de mes romans prochains une contrée non encore visitée par mes lecteurs » (Compère et Margot 1998 : 123).

Ce passage montre clairement que l'ailleurs joue un rôle majeur dans les récits de Jules Verne, une caractéristique importante qui pose la question de la relation entre ce que, du point de vue de Verne et du lecteur français, est considéré comme le centre et la périphérie, politiquement et culturellement. Le centre peut être décrit comme la partie du monde qui considère elle-même comme civilisée et qui colonise d'autres parties du monde, qui constituent la périphérie par rapport à son colonisateur, et c'est dans ce sens que les mots « centre » et « périphérie » vont être utilisés dans ce texte dorénavant. Évidemment, cette division implique une hiérarchie, suggère que le centre soit supérieur à la périphérie, et ainsi crée un écart entre les deux qui est visible dans les romans qui seront analysés dans ce mémoire de master, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, paru en 1872, et *Vingt Mille Lieues sous les mers*, paru en 1869-1870. Ce qui est important de souligner, c'est que, malgré le fait que les protagonistes des deux romans sont européens, et que l'Europe et les valeurs européennes sont vues

---

1 *Index Translationum*. 2022. « Statistiques – Résultats. » <https://www.unesco.org/xtrans/bsstatexp.aspx?crit1L=5&nTyp=min&topN=50&lg=1> [consulté le 2 août 2022]

comme dominantes, comme centrales, les intrigues ne se déroulent pas en Europe. Par contre, dans le cas du *Tour du monde en quatre-vingts jours*, l'intrigue se déroule principalement en Afrique, Asie et Amérique du Nord, les continents que Phileas Fogg traverse au cours de son tour du monde, avec Londres comme rien d'autre que le point de départ et d'arrivée. Dans le cas de *Vingt Mille Lieues sous les mers*, où le professeur français Pierre Aronnax, accompagné par son domestique flamand Conseil et le harponneur québécois Ned Land, voyage à bord du sous-marin Nautilus, l'intrigue se déroule principalement sous l'océan, si nous ne comptons pas le pôle Sud et quelques îles pacifiques. En fait, nous aimerions bien faire voir, dans les deux romans, ce sont l'inconnu et le différent de ces parties du monde qui dirigent l'intrigue : sans doute, le fait que ses aventures imaginées se passent ailleurs, dans des contrées périphériques, est un élément crucial des romans de Jules Verne. S'y joint un autre élément saillant de son œuvre : sa prédilection pour les faits scientifiques. En effet, quand il écrivait ses romans, Verne avait toujours recours à des sources scientifiques : selon Timothy Unwin, l'auteur reformulait, récrivait et recyclait le savoir glané dans des revues scientifiques, géographiques et historiques contemporaines, et son style narratif est instantanément reconnaissable à ses longues digressions destinées à instruire, éclairer et initier (2000 : 46). Verne le souligne lui-même, disant que, depuis son premier roman, « [il a] continué régulièrement à produire des histoires romanesques essentiellement basées sur des faits scientifiques » et citant géographie comme un de ses « principaux objets d'étude » (Compère et Margot 1998 : 187). Par conséquent, c'est surtout dans ses descriptions des endroits, peuples et cultures de la périphérie que nous voyons sa tentative de fusionner le savoir scientifique et l'imagination, ce qui reflète la vogue du scientisme, c'est-à-dire la conviction que seule les sciences peuvent atteindre la vérité entière sur le monde, dont le XIX<sup>e</sup> siècle tout entier était imbibé et dont déjà certains intellectuels de l'époque, notamment Gustave Flaubert, faisait la critique.

Étant donné le rôle important de la périphérie dans les romans verniens – dont nous allons prendre, comme nous l'avons déjà mentionné, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* et *Vingt Mille Lieues sous les mers* en tant qu'exemples – l'objectif de ce mémoire de master va être d'examiner comment elle est représentée par rapport au centre. Nous allons également voir dans quelle mesure cette représentation renforce ou remet en cause la hiérarchie suggérée par cette division.

Avant de commencer l'analyse, nous allons expliquer la position peu enviable de Jules Verne en tant qu'écrivain, puisque ses œuvres oscillent entre la littérature et la science mais sont rejetées par les deux, ce qui leur a valu l'étiquette de « paralittéraire ». Pourtant, c'est précisément cet élément de ses ouvrages qui révèle beaucoup sur la structure du savoir du centre et, ainsi, sur le discours social français de l'époque et sur la perception réelle des endroits, peuples et cultures vus comme

périphériques. Ainsi allons-nous montrer que, même si, à de nombreux égards, ses représentations de la périphérie renforcent la notion de la supériorité du centre, de sa culture, politique et savoir, nous pouvons également y apercevoir un élément plus complexe, un potentiel déstabilisant. Cela nous invite à réexaminer la relation entre le centre et la périphérie dans l'œuvre de Jules Verne, mais également celle dans le monde non-littéraire que ses romans reflètent.



## Verne comme (para)littérature

En étudiant Jules Verne et son œuvre, il est impossible d'ignorer la réputation ambiguë que l'auteur avait, et continue d'avoir, dans le monde littéraire. De son vivant déjà, il était extrêmement populaire auprès le lectorat, pour la plupart des jeunes, mais pas uniquement. Certes, Verne ne cachait pas que ses romans s'adressaient principalement à des jeunes lecteurs, déclarant que son objet était « d'apporter aux jeunes des connaissances géographiques en les enrobant d'une manière aussi intéressante que possible » (Compère et Margot 1998 : 179). Cela illustre également son dévouement à l'instruction, à la transmission du savoir scientifique. Pourtant, l'objectif principal de Jules Verne n'était pas d'être savant, et il ne l'était certainement pas, puisque les savants « préfèrent à la rigueur s'adonner à des genres plus ouvertement didactiques » (Saint-Martin 2005 : 79) : ce qu'il désirait vraiment, c'était d'être écrivain, d'avoir la « légitimation artistique de la part d'un monde des lettres » (Saint-Martin 2005 : 78). Cependant, cela ne s'est jamais passé : en fait, Verne est mort avant que son rêve puisse être réalisé. Saint-Martin décrit sa situation frustrante ainsi :

De son vivant, l'écrivain n'a ainsi jamais pu s'intégrer aux groupes littéraires qui contribuaient alors à l'affirmation de l'autonomie de la littérature – le « *nomos* » du champ littéraire, selon Bourdieu –, et encore moins il eut l'avantage de goûter à « l'épreuve de la gloire » décrite par Nathalie Heinich, chose qu'il regretta profondément, invoquant quelque injustice. Aussi, s'il fut honoré par quelques rares écrivains, comme Georges Sand ou Théophile Gautier, il fut en revanche critiqué, souvent avec virulence et dédain, par d'autres autorités (journalistes-critiques, éditeurs, concurrents, etc.) du champ littéraire naissant, qui refusaient, au nom d'une idéologie avant-gardiste, de lui accorder le statut de littérateur, lui collant à la peau l'étiquette de « romancier scientifique ». [...] Pour les critiques orthodoxes, les aventures verniennes manquaient de « sérieux », ne correspondaient pas à l'idéologie du « bon goût » et du « Beau », instrumentalisaient la littérature pour concevoir des « contes de fées à prétentions pseudo-scientifiques », et pour ces raisons avaient quelque chose d'*ignoble*. (2005 : 77, 79).

Comme nous pouvons voir, Jules Verne n'était pas considéré comme un « vrai » écrivain par les grands noms de la littérature de son époque. Même s'il avait un grand nombre de lecteurs, il restait un paria dans le domaine de la littérature, et il n'a jamais été accueilli en tant qu'égal parmi les écrivains acclamés. Il n'avait pas de chance avec les savants non plus, puisque, comme nous l'avons déjà dit, Verne n'était pas un savant, et son écriture n'était pas assez rigoureuse pour avoir la validation de la science. En fait, nous pourrions dire que ses romans étaient vus comme paralittéraires – Saint-Martin

les classe parmi ce qu'il nomme « les romans scientifiques », et, comme il indique, le roman scientifique est considéré comme « une paralittérature » (2005 : 74) – ce qui lui a valu une mauvaise réputation dont il ne pouvait pas se débarrasser, au moins pas de son vivant. La situation a changé un peu après sa mort : Darko Suvin indique un bond qualitatif extraordinaire de la réputation de Jules Verne, que nous avons commencé à considérer comme un auteur non seulement symptomatique, mais également, en dépit de tous ses défauts, louable du point de vue esthétique. Comme Suvin l'explique, les grands noms et courants de la critique littéraire française – Michel Butor et Roland Barthes, les structuralistes et les néo-marxistes, les psychanalystes et les chasseurs d'archétypes – ont découvert Verne plus ou moins simultanément, indépendamment et avec le même enthousiasme après l'année 1960 (1974 : 53). Pourtant, son inclusion dans le canon littéraire français est toujours disputée, et sa réputation d'être le père de la science-fiction ne l'aide point, surtout aux yeux des critiques littéraires français : en fait, la majorité de spécialistes de Jules Verne préfèrent minimiser la dimension SF des « romans scientifiques » verniens afin de faciliter son entrée dans le canon littéraire français (Smyth 2000 : 2). Évidemment, sa position d'écrivain reste très ambiguë, hantée par l'étiquette de « paralittéraire », ce qui ajoute encore un élément de complexité à l'étude de son œuvre.

Ce mémoire de master ne vise pas à résoudre le problème de sa réputation ou discuter la valeur esthétique de ses romans. Pourtant, nous espérons montrer que Verne est, après tout, un auteur qui vaut la peine d'être étudié. En fait, dans notre texte, c'est précisément ce que l'on considère souvent comme l'aspect paralittéraire de son œuvre qui va être très important dans notre analyse : le désir de Verne d'être didactique et divertissant à la fois, reflété dans une écriture qui s'approche de la science mais n'a rien à voir avec elle, dans une fiction souvent dirigée par la tentative d'exactitude scientifique, qui aboutit à une multitude de stéréotypes, d'idées reçues, ce qui, comme l'analyse du *Tour du monde en quatre-vingts jours* va surtout illustrer, est le plus visible dans ses représentations de la périphérie. Ce désir problématise la question du savoir au XIX<sup>e</sup> siècle, un problème que le lecteur contemporain pourrait probablement détecter plus facilement que le lecteur du XIX<sup>e</sup> siècle, mais contre lequel existaient quelques réactions déjà à l'époque, notamment celle de Gustave Flaubert avec son *Dictionnaire des idées reçues*. En fait, quand « la description de ces terrains exotiques et inconnus ne peut [...] passer que par la convocation d'un imaginaire géographique qui se développe évidemment au-delà des limites réellement explorées » (Dupuy 2013 : 11), nous apercevons les limites de l'omniscience prétendue du centre, des lacunes dans le savoir, et nous nous rendons compte de l'existence d'un inconnu que nous ne sommes pas capable de décoder sans reste. Nous pouvons le voir surtout dans le roman *Vingt Mille Lieues sous les mers*, à travers le personnage de capitaine Nemo, et,

fait significatif, ce n'est pas seulement le lecteur qui en prend conscience, mais également le narrateur autodiégétique du roman, le professeur Aronnax, qui voit son savoir scientifique être testé et surpassé par celui du capitaine Nemo. Pour toutes ces raisons, nous pouvons soutenir que, si les ouvrages de Jules Verne sont vraiment paralittéraires, cette qualité peut néanmoins nous apprendre quelque chose d'utile, voire même être le point de départ d'une analyse littéraire, comme c'est le cas avec la nôtre.

## La relation centre-périphérie dans *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*

*Le Tour du monde en quatre-vingts jours* est incontestablement un des romans les plus connus de Jules Verne, ayant inspiré, entre autres, deux longs métrages, plusieurs pièces de théâtre et même quelques jeux-vidéo. Le roman a d'abord paru en feuilleton en 1872, mais il a été publié chez Hetzel la même année. Verne a consulté plusieurs sources pour écrire ce roman : par exemple, Keiji Suzuki indique qu'il « paraît avoir emprunté [la] vision du monde réduite aux fragments intelligibles, à Edouard Charton et à sa revue fondée en 1860, *le Tour du monde* », ajoutant que « plusieurs emprunts, voire même plusieurs plagiat ont déjà été relevés » (2002 : 103). En effet, le roman est un bon reflet des préoccupations, convictions et événements majeurs de son époque, comme par exemple le développement de nouveaux moyens du transport. L'intrigue suit les aventures du gentleman anglais Phileas Fogg, un homme excentrique qui parie vingt mille livres avec quelques hommes de son club qu'il pourra accomplir un tour du monde en seulement quatre-vingts jours. Accompagné par son valet de chambre français, Jean Passepartout, il part de Londres pour le Suez, de Suez à l'Inde, puis il traverse l'Asie et arrive au Japon, d'où il part pour l'Amérique du Nord, traverse le continent, et, ayant franchi l'Atlantique, rentre à Londres juste à temps pour gagner le pari. La plupart de ce voyage se passe en train et en paquebot, deux produits célèbres du progrès technologique du XIX<sup>e</sup> siècle qui permettaient de voyager beaucoup plus vite qu'avant. Pourtant, bien que Fogg soit certain qu'il va gagner le pari et que son voyage va bien se passer, il rencontre beaucoup d'obstacles sur son chemin, dont un des majeurs est l'inspecteur Fix, qui prend Fogg pour un voleur notoire et par conséquent ne cesse de le poursuivre. Un autre événement inattendu est le sauvetage de Mrs Aouda, une jeune veuve indienne qui est censée être brûlée vive dans le cadre d'un rituel indien nommé le *sati*. Cependant, malgré toutes les complications, tous les délais et accidents, Phileas Fogg réussit à rentrer à Londres à temps, et le roman finit par les fiançailles de Fogg et Mrs Aouda, le narrateur concluant par la question rhétorique : « En vérité, ne ferait-on pas, pour moins que cela, le Tour du Monde ? » (Verne, *Le Tour du monde* 1985 : 331).

En tant que personnage, le protagoniste du roman Phileas Fogg fonctionne comme l'incarnation de l'exactitude et de la régularité. Le narrateur le décrit comme un

« de ces gens mathématiquement exacts, qui, jamais pressés et toujours prêts, sont économes de leurs pas et de leurs mouvements. Il ne faisait pas une enjambée de trop, allant toujours par le plus court. Il ne perdait pas un regard au plafond. Il ne se permettait aucun geste superflu. On ne l'avait

jamais vu ému ni troublé. C'était l'homme le moins hâté du monde, mais il arrivait toujours à temps » (Verne, *Le Tour du monde* 1985 : 10).

Pourtant, malgré son caractère flegmatique, Fogg est également représenté comme respectable, noble, généreux et moral, ce qui est visible, par exemple, dans ses décisions de sauver Mrs Aouda du bûcher et Passepartout des Sioux, même si cela entraînait le risque de perdre trop de temps. Cependant, il est très important de souligner que Phileas Fogg est quelqu'un qui réussit toujours, malgré toutes les difficultés. En fait, nous pouvons dire que son exactitude et efficacité mathématiques reflètent le fonctionnement des moyens de transport utilisés pendant son tour du monde, ou, plus généralement, le fonctionnement des nouvelles technologies de l'époque : selon Mohit Chandna, « à de nombreux égards la victoire n'appartient pas seulement à Fogg, mais également à la mécanisation qui a rendu son voyage possible » (2013 : 185). Autrement dit, le pari avec ses amis du club conteste les capacités de Phileas Fogg tout comme la vitesse et la fiabilité des paquebots et du chemin de fer, mais également, par conséquent, le pouvoir et le savoir de l'Empire Britannique, c'est-à-dire d'une des parties du monde qui constituent le « centre ». Ce qui est important de noter ici, c'est que le centre de Verne est d'un côté l'occident mais d'autre côté l'Empire Britannique, ce qui veut dire qu'il s'éloigne des tendances nationalistes du XIX<sup>e</sup> siècle, largement au moyen de la technologie, qui lui donne accès au monde entier. Le savoir, le progrès scientifique du centre ont permis le développement de nouvelles technologies dont Phileas Fogg s'est servies au cours de son tour du monde. Son personnage est, en fait, construit comme une personnification de l'Empire Britannique et de ses valeurs, et, par conséquent, du centre et ses valeurs : ainsi, on y associe la fiabilité et l'efficacité, mais également la dignité et la moralité. Évidemment, Verne nous offre une représentation extrêmement positive du centre, une représentation qui est en fait stéréotypée parce que le centre est réduit à un assemblage de qualités que le lecteur est censé trouver désirables. Sans doute, nous sommes invités à lire les succès de Fogg comme la célébration du pouvoir et savoir du centre, comme un signe de la foi dans le progrès, qui existe depuis l'époque des Lumières, mais qui était particulièrement forte au XIX<sup>e</sup> siècle. En fait, selon Suzuki, « le roman de Jules Verne est fondé sur la foi dans le progrès, dans la perfectibilité infinie » (2002 : 102). Comme nous pouvons voir, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* fixe clairement le centre dans une position de pouvoir.

Quant à la périphérie, nous pouvons soutenir qu'elle est construite comme son contraire exact : si le centre représente l'efficacité, le progrès et les accomplissements scientifiques, la périphérie représente la primitivité et l'ignorance. Si le centre est vu comme toujours fiable, la périphérie est vue comme imprévisible et chaotique. En fait, très souvent la périphérie n'est considérée que comme un

obstacle majeur au voyage de Phileas Fogg et, par conséquent, au progrès, comme l'illustre la discussion entre Fogg et les autres hommes de son club au début du roman, quand ils discutent la possibilité de faire un tour du monde en quatre-vingts jours :

- Oui, quatre-vingts jours ! S'écria Andrew Stuart, qui, par inattention, coupa une carte maîtresse, mais non compris le mauvais temps, les vents contraires, les naufrages, les déraillements, etc.
- Tout compris, répondit Phileas Fogg en continuant de jouer, car, cette fois, la discussion ne respectait plus le whist.
- Même si les Indous ou les Indiens enlèvent les rails ! S'écria Andrew Stuart, s'ils arrêtent les trains, pillent les fourgons, scalpent les voyageurs !
- Tout compris », répondit Phileas Fogg [...] (Verne, *Le Tour du monde* 1985 : 20)

Comme nous pouvons voir, la périphérie – les éléments non-humains comme le climat ainsi que les éléments humains comme les peuples indigènes – est décrite comme un problème, un mauvais aspect du voyage de Phileas Fogg. Selon Jean-Paul Dekiss, « Jules Verne distingue deux sources aux obstacles, aux réussites, aux échecs et aux succès de l'aventure : les éléments naturels, leur connaissance et maîtrise, et les conflits humains [...] » (2005 : 81). Nous pouvons soutenir que, dans *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, la périphérie constitue une bonne source des deux. En effet, ce sont les scènes du roman où figurent les peuples indigènes qui montrent mieux que toutes les autres à quel point la représentation de la périphérie est négative : si Phileas Fogg, l'incarnation des qualités « typiques » du centre, est noble et moral, les peuples indigènes sont dépeints comme barbares et bestiaux, en plus d'être ignorants et imprévisibles. Ces stéréotypes sont visibles dans la description des Sioux qui attaquent le train à bord duquel voyagent Fogg et ses compagnons :

Ces hardis Indiens n'en étaient pas à leur coup d'essai, et plus d'une fois déjà ils avaient arrêté les convois. Suivant leur habitude, sans attendre l'arrêt du train, s'élançant sur les marchepieds au nombre d'une centaine, ils avaient escaladé les wagons comme fait un clown d'un cheval au galop. [...] les Sioux avaient envahi les wagons, ils couraient comme des singes en fureur sur les impériales, ils enfonçaient les portières et luttaient corps à corps avec les voyageurs [...] (Verne, *Le Tour du monde* 1985 : 263-264)

Évidemment, les Sioux sont réduits au niveau des bêtes sauvages et répugnantes : une représentation très négative et très stéréotypée. En fait, les peuples indigènes sont dépeints comme des êtres soit complètement sans culture, sans valeurs et sans système de pensée, soit ayant une culture manifestement inférieure à celle du centre, qui par conséquent donne le droit de contrôle absolu des

peuples et de leurs terres. L'exemple de ce dernier dans le roman est la culture indienne, qui est représentée par un *sati* involontaire :

Qu'est-ce qu'un *satty* [*sic*] ? demanda-t-il.

– Un *satty* [*sic*], monsieur Fogg, répondit le brigadier général, c'est un sacrifice humain, mais un sacrifice volontaire. Cette femme que vous venez de voir sera brûlée demain aux premières heures du jour.

– Ah ! les gueux ! s'écria Passepartout, qui ne put retenir ce cri d'indignation.

– Et ce cadavre ? demanda Mr. Fogg.

– C'est celui du prince, son mari, répondit le guide, un rajah indépendant du Bundelkund.

– Comment ! Reprit Phileas Fogg, sans que sa voix trahît la moindre émotion, ces barbares coutumes subsistent encore dans l'Inde, et les Anglais n'ont pas pu les détruire ?

– Dans la plus grande partie de l'Inde, répondit Sir Francis Cromarty, ces sacrifices ne s'accomplissent plus, mais nous n'avons aucune influence sur ces contrées sauvages, et principalement sur ce territoire du Bundelkund. Tout le revers septentrional des Vindhias est le théâtre de meurtres et de pillages incessants. (Verne, *Le Tour du monde* 1985 : 91-92)

Représentée comme dégénérée et, par conséquent, intrinsèquement inférieure, la fonction de la culture indienne dans le roman reflète la fonction de la périphérie dans sa totalité : cette fonction est de renforcer l'idée de la supériorité du centre et aider ainsi à établir sa dominance complète. En fait, nous pourrions dire que les endroits, peuples et cultures dans les parties du monde que traverse Phileas Fogg ne sont pas dotés d'une existence indépendante, ne sont pas reconnus comme des entités séparées qui ont leurs spécificités, leurs caractéristiques uniques : plutôt, c'est comme s'ils existaient seulement pour être gouvernés et « corrigés » par le centre, en fait pour être définis par le centre, et, ainsi, pour soutenir sa perception positive de lui-même. Comme Jean-Paul Faivre prétend et comme le roman prouve, Verne « est ingénument convaincu de la supériorité de l'homme blanc et de sa mission civilisatrice » (1955 : 138). Chandna, pour sa part, remarque l'instabilité de la colonie d'Inde, une instabilité qui est renforcée à tel degré que des questions sont soulevées au sujet de son existence même : en effet, comme elle écrit, ce sont l'homme anglais et son valet de chambre français qui traversent le monde en réinscrivant ses définitions dans les paramètres de colonisation (2013 : 197). La relation hiérarchique entre le centre et la périphérie que Verne renforce repose largement sur cette interdépendance, pour laquelle de nombreux stéréotypes négatifs au sujet de la périphérie sont essentiels.

Pourtant, les stéréotypes à partir desquels Verne crée la périphérie dans *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* ne sont pas toujours si nettement négatifs que ceux que nous venons d'analyser. Souvent, en fait, nous y trouvons des expressions de fascination, voire de désir, visibles dans les descriptions de la périphérie que des lecteurs européens, c'est-à-dire la plupart des lecteurs de Verne, considéraient comme attrayants. Beaucoup de ces représentations peuvent être qualifiées d'exotisations. L'exotisme surtout joue un rôle majeur dans le roman, puisqu'il constitue un moyen qui permet de rendre la périphérie plus attrayante au lecteur. Dupuy attache également beaucoup d'importance à l'exotisme, indiquant que le « contexte colonial favorise l'émergence et le développement d'un exotisme (géographique) propre à enchanter un auteur qui doit écrire sur des *ailleurs* souvent idéalisés, fantasmés, mais aussi stéréotypés [...] L'exotisme est ainsi l'expression d'espaces lointains, mais il est moins « la description du réel que la formulation d'un idéal » (Fléchet) » (2013 : 11-12). Similairement, Chandna écrit que l'exotisme dans l'œuvre de Verne offre une échappatoire à la modernité annihilante (2013 : 194). Évidemment, les lecteurs se servent de la périphérie pour y projeter ses désirs et ses rêves, c'est leur base pour imaginer et construire des idéaux, et ici des cultures indigènes, bien qu'elles soient toujours considérées comme inférieures, se montrent attrayantes. Un exemple intéressant de ce phénomène est le personnage de Mrs Aouda. Voici comment elle est décrite dans le roman :

« C'était une Indienne d'une beauté célèbre, de race parsie, fille de riches négociants de Bombay. Elle avait reçu dans cette ville une éducation absolument anglaise, et à ses manières, à son instruction, on l'eût crue Européenne » (Verne, *Le tour du monde* 1985 : 95).

Comme nous pouvons voir, Mrs Aouda est rendue « acceptable » par le fait que, bien qu'elle soit indienne, elle a reçu une éducation anglaise et elle se comporte comme les Anglais, ce qui est censé prouver qu'elle est en fait plus proche du centre que de la périphérie, justifiant ainsi sa future position d'épouse de Phileas Fogg. Chandna indique également que, puisque Aouda est « blanche » et « comme une Européenne », elle, qui est caractérisée par sa civilité, se distingue de la disponibilité immédiate des indigènes, qui, en étant des « gueux » [...] deviennent des êtres humains catégorisables qui existent en hiérarchies (2013 : 201). De plus, même quand Aouda est associée aux indigènes, elle appartient à la catégorie raciale la plus élevée, étant donné que le racisme, à l'époque de Verne, sous-entendait une hiérarchie claire (Chandna 2013: 202). Et comme sa ressemblance aux Anglais est accentuée plusieurs fois dans le roman, nous pouvons soutenir que le personnage de Mrs Aouda renforce la représentation de la périphérie comme répugnante et primitive, comme quelque chose de quoi un personnage doit être séparé s'il veut être vu sous un jour favorable. Pourtant, comme une femme indienne, elle est



également très exotisée : en fait, son charme, sa douceur et sa beauté sont apparemment dues à son origine indienne, ce qui est visible dans la remarque : « [...] ses beaux yeux reprenaient toute leur douceur indienne » (Verne, *Le Tour du monde* 1985 : 108), de même que du fait que le narrateur utilise ensuite les mots d'un poète qui célèbre les charmes d'une reine indienne dans ses vers pour décrire l'apparence de Mrs Aouda. Évidemment, dans le cas de ce personnage, son origine et sa culture sont à la base de la fascination et du désir du lecteur et sont vues comme attrayantes.

Également, plusieurs descriptions exotiques des endroits, peuples et cultures de la périphérie sont associées au personnage de Passepartout, qui se distingue par ses ressources et ses différentes aptitudes. Ces traits sont indiqués par son nom, signifiant une clef qui ouvre plusieurs serrures différentes. Si nous le voyons comme un représentant de la France, tout comme on voit Fogg comme un représentant de l'Empire Britannique, nous pouvons dire que la France, une autre partie du monde « centrale », est représentée comme complice de la politique de Londres, puisque Passepartout est un compagnon loyal de Fogg. Pourtant, contrairement à son maître, qui n'est aucunement intéressé aux endroits qu'il traverse, Passepartout est très curieux et aime explorer. Comme Chandna l'explique, les deux hommes sont diamétralement opposés : l'indifférence parfois intentionnelle de Phileas Fogg contraste avec l'intérêt presque intrusif de Passepartout pour le local (2013 : 197). En effet, Passepartout est une illustration parfaite de la fascination exercée par la périphérie sur le centre, il est quelqu'un avec qui le lecteur se sentirait des affinités. Cette relation entre Passepartout et le lecteur est renforcé par le fait que nous avons souvent accès à ses pensées, que nous suivons souvent l'intrigue à travers ses yeux, alors que, fait significatif, nous n'apprenons point ce que pense Phileas Fogg, ce qui ajoute à son image de calme et sang-froid : en fait, Fogg est un gentleman stéréotypé, toujours blasé, flegmatique, respectable et gallant. Par exemple, quand il est arrêté seulement quelques heures avant le délai, le narrateur indique que, malgré tout, il semble toujours calme, et pose plusieurs questions auxquelles il ne répond pas :

« S'était-il formé en lui une de ces rages secrètes, terribles parce qu'elles sont contenues, et qui n'éclatent qu'au dernier moment avec une force irrésistible ? On ne sait. Mais Phileas Fogg était là, calme, attendant... quoi ? Conservait-il quelque espoir ? Croyait-il encore au succès, quand la porte de cette prison était fermée sur lui ? » (Verne, *Le Tour du monde* 1985 : 310)

Comme nous pouvons voir, Phileas Fogg reste un mystère pendant tout le récit, ce qui pousse le lecteur à s'identifier à Passepartout. Non seulement Passepartout exprime ses émotions ouvertement, mais nous apprenons également ce qu'il pense et ressent, mais ne dit pas. Il est donc permis au lecteur de

partager avec Passepartout toutes ses expériences et découvertes. Un bon exemple est sa promenade dans les rues de Bombay :

« En attendant, et après avoir fait acquisition de quelques chemises et chaussettes, il se promenait dans les rues de Bombay. Il y avait grand concours de populaire, et, au milieu d'Européens de toutes nationalités, des Persans à bonnets pointus, des Bunhyas à turbans ronds, des Sindes à bonnets carrés, des Arméniens en longues robes, des Parsis à mitre noire. C'était précisément une fête célébrée par ces Parsis ou Guèbres, descendants directs des sectateurs de Zoroastre, qui sont les plus industrieux, les plus civilisées, les plus intelligents, les plus austères des Indous, – race à laquelle appartiennent actuellement les riches négociants indigènes de Bombay. Ce jour-là, ils célébraient une sorte de carnaval religieux, avec processions et divertissements, dans lesquels figuraient des bayadères vêtues de gazes roses brochées d'or et d'argent, qui, au son des violes et au bruit des tam-tams, dansaient merveilleusement, et avec une décence parfaite, d'ailleurs.

Si Passepartout regardait ces curieuses cérémonies, si ses yeux et ses oreilles s'ouvraient démesurément pour voir et entendre, si son air, sa physionomie était bien celle du « booby » le plus neuf qu'on pût imaginer, il est superflu d'y insister ici » (Verne, *Le Tour du monde* 1873 : 67-68)

Il est bien évident que, dans cet exemple, le lecteur est supposé explorer avec Passepartout et être, comme lui, enchanté par son entourage. Ici, la périphérie est précisément cela : une source de l'inconnu merveilleux, quelque chose qui, bien qu'il soit considéré comme inférieur, fait plaisir au lecteur. Pourtant, cela ne change pas beaucoup la donne : encore une fois, la périphérie n'existe que pour être utilisée, définie, par le centre, et sa fonction comme échappatoire et divertissement renforce la relation hiérarchique entre les deux.

Ayant analysé la représentation de la périphérie comme inférieure et interdépendante au centre, nous pouvons conclure que le roman trouve un moyen pour maîtriser l'inconnu auquel les endroits, peuples et cultures que Fogg et ses compagnons rencontrent confrontaient, et à de nombreux égards continuent de confronter, ses lecteurs. En fait, Verne crée un monde clos où l'inconnu est toujours expliqué, où la curiosité de Passepartout de même que celle du lecteur est toujours assouvie, où tout peut être catégorisé. Cela correspond à la remarque de Roland Barthes que « l'imagination du voyage correspond chez Verne à une exploration de la clôture », car Verne

a été un maniaque de la plénitude : il ne cessait de finir le monde et de le meubler, de le faire plein à la façon d'un œuf; son mouvement est exactement celui d'un encyclopédiste du XVIII<sup>e</sup>

siècle ou d'un peintre hollandais : le monde est fini, le monde est plein de matériaux numérables et contigus », et « il cherchait sans cesse à le rétracter, à le peupler, à le réduire à un espace connu et clos, que l'homme pourrait ensuite habiter confortablement. (Barthes 1957 : 75-76).

Suzuki est d'accord avec cette observation, indiquant que, dans *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, « le monde, qui fait l'objet de l'extension illimitée de la pensée européenne, est réduit, désormais, aux nombreux fragments, extraordinaires, exotiques, touristiques, ou pittoresques, certes, mais intelligibles d'un bout à l'autre » (2002 : 103). En somme, nous pourrions dire que ce traitement du monde, cette réduction forcée de l'inconnu à quelque chose de stéréotypé mais fini et intelligible, est censé prouver la supériorité du savoir, même l'omniscience, du centre. De plus, il est également intéressant de mentionner que ce traitement signale l'émergence du tourisme au sens moderne du terme, de même que du récit du voyage moderne.

Certes, cette représentation de la périphérie ne suggère aucune autre fonction que celle du renforcement de la position dominante du centre, sa politique, culture, savoir. Cependant, c'est précisément la structure de ce monde fermé et fini où tout peut être expliqué et défini qui révèle la faiblesse, met en doute la hiérarchie qui est tellement accentuée au cours du roman. En fait, comme nous avons vu dans, par exemple, la description de Bombay, les explications de l'inconnu, ce qui est censé représenter le savoir sur l'ailleurs est en réalité composé de plein de stéréotypes, alors qu'il est destiné à instruire. Nous le voyons surtout dans les passages « didactiques » où le narrateur, qui est toujours hétérodiégétique, décrit des peuples, cultures ou endroits que rencontrent Phileas Fogg et ses compagnons, comme par exemple cette description des femmes japonaises :

[...] on voyait circuler, à petits pas de leurs petit pied, chaussé de souliers de toile, de sandales de paille ou de socques en bois ouvragé, quelques femmes peu jolies, les yeux bridés, la poitrine déprimée, les dents noircies au goût du jour, mais portant avec élégance le vêtement national, le « kirimon », sorte de robe de chambre croisée d'une écharpe de soie, dont la large ceinture s'épanouissait derrière en un nœud extravagant, - que les modernes Parisiennes semblent avoir emprunté aux Japonaises. (Verne, *Le Tour du monde* 1985 : 190).

Il est évident que, bien qu'il doive informer le lecteur sur la culture japonaise, ce passage, cette description généralisée des femmes japonaises comme « peu jolies », est fondé sur l'imaginaire, sur les stéréotypes, sur le faux savoir, ce qui reflète le problème que la France du XIX<sup>e</sup> siècle en réalité avait avec ce type de discours, et indique l'indisponibilité de la « vraie » culture japonaise au lecteur, mettant en doute la supériorité du système de pensée qui base son autorité sur l'imaginaire. En effet, il est possible que le savoir scientifique de l'époque en fait inclue des stéréotypes et ait toujours recours à

l'imagination. Marianne Chouteau, Michel Faucheux et Nguyen Céline le suggèrent aussi quand ils décrivent ce type de pensée scientifique, indiquant qu'il est « de l'ordre du classement, en cela héritière du XVIII<sup>e</sup> siècle » (2006 : 4) et citant Michel Foucault pour l'expliquer. Selon Foucault,

« au XVIII<sup>e</sup> siècle, la continuité de la nature est exigée par toute histoire naturelle, c'est-à-dire par tout effort pour instaurer dans la nature un ordre et y découvrir des catégories générales, qu'elles soient réelles et prescrites par des distinctions manifestes, ou commodes et simplement découpées par notre imagination » (*Les mots et les choses* 1966 : 160).

Comme nous pouvons voir, ici le savoir scientifique comprend en lui-même l'utilisation de l'imagination, ce qui met en question sa validité. Ce qui est important pour notre analyse de Verne, c'est que « ce principe débusqué par Foucault à l'état naissant au début du XVIII<sup>e</sup> siècle est devenu une seconde nature à la fin du XIX<sup>e</sup> » (Chouteau et al. 2006 : 4), ce qui veut dire que la science que Verne voulait incorporer dans ses romans probablement suivaient, au moins dans une certaine mesure, ce principe. Nos exemples sont une bonne illustration : en effet, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* est plein de catégorisations imaginaires, comme par exemple celle des Parsis comme étant les plus industriels et civilisés des Indous, ou bien celle de la culture indienne comme étant plus barbare que la culture anglaise. Par conséquent, nous pouvons dire qu'il est possible qu'en réalité ce que Verne considérait comme savoir scientifique était en fait fondé sur l'imaginaire, sur des notions stéréotypées, ce qui montrerait que le « vrai » inconnu, c'est-à-dire des endroits, peuples et cultures périphériques, restait indéfinissable et indéchiffrable pour le centre, et que la périphérie que ce centre s'est construite avait quand même une existence indépendante. Ainsi, le fait précis que ces endroits, peuples et cultures doivent être enfermés dans le monde clos des catégories imaginaires, de stéréotypes, pour être définis et expliqués, en fait confirme que l'inconnu reste hors de portée, ce qui fonctionne comme une déstabilisation subtile de la position du centre et de son savoir dans le roman. Nous pouvons soutenir que, bien que cette construction particulière de la périphérie crée ouvertement une image d'infériorité, d'une manière plus subtile elle illustre les défauts et les limites du centre et remet en cause sa supériorité.

Cet aspect complexe est peut-être plus visible au lecteur contemporain, puisqu'il existe un écart de temps important entre le XIX<sup>e</sup> siècle et le présent, un intervalle pendant lequel le système de pensée a changé, ce qui permet d'observer la société et le savoir de l'époque de Jules Verne d'un œil critique. Quelqu'un qui lit *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* aujourd'hui va probablement détecter les stéréotypes et les problèmes qu'ils entraînent plus facilement que le lecteur du XIX<sup>e</sup> siècle, et il est plus probable qu'il va réexaminer ce que le roman essaie de lui apprendre, car il est plus probable que son

savoir, le savoir qu'il a acquis dans la société de son époque, va s'y opposer. Ainsi, il pourrait remarquer, comme Faivre le fait, que l'ethnographie de Verne « est encore pauvre, malgré l'abondance des descriptions didactiques » (1955 : 139), parce que l'ethnographie, comme toutes les sciences, a considérablement changé depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Pourtant, cela ne veut pas dire que, à l'époque, personne n'était conscient de l'abondance des stéréotypes dans le discours social français et ne le considérait comme problématique : au contraire, certains luttèrent déjà contre le faux savoir.

Un des exemples les plus notables et les plus intéressants est sans doute celui de Gustave Flaubert et son *Dictionnaire des idées reçues*, un ouvrage inachevé publié de manière posthume en 1913 que, dans beaucoup d'éditions, nous trouvons en appendice de son dernier roman *Bouvard et Pécuchet*, également un ouvrage inachevé. En fait, les deux traitent du même sujet : la sottise humaine, qui se manifeste par l'acceptation aveugle des opinions infondées et souvent complètement faux, c'est-à-dire des idées reçues. Comme les deux ouvrages montrent, les idées reçues, qui peuvent également être décrites comme autant des préjugés, des stéréotypes, étaient vraiment un problème à l'époque, et Flaubert était un contemporain de Jules Verne. Dans le roman, il aborde ce problème avec deux personnages, Bouvard et Pécuchet, qui sont tous les deux copistes et qui essaient de s'instruire dans plusieurs disciplines scientifiques, de la chimie à la littérature, en lisant des œuvres choisies par hasard. Cependant, ils n'y arrivent jamais parce que, en réalité, ils sont incompetents, ils ne comprennent rien et ils se laissent guider par des idées reçues. En fait, plutôt de devenir intellectuels, ils causent de nombreux désastres et finalement – comme nous apprenons du canevas des deux derniers chapitres – décident de se remettre à copier (Suffel 1966 : 23). Ce roman peut être lu comme une critique non seulement des idées reçues, mais également des sciences, puisqu'il est indiqué que, dans certains cas, les deux peuvent devenir entrelacées. Quant au *Dictionnaire des idées reçues*, voici comment Flaubert a décrit l'intention derrière cet ouvrage dans une lettre à Louise Colet du 1852 :

« [...] Ce serait la glorification historique de tout ce qu'on approuve. [...] Cette apologie de la canaillerie humaine sur toutes ses faces, ironique et hurlante d'un bout à l'autre, pleine de citations, de preuves (qui prouveraient le contraire) et de textes effrayants (ce serait facile), est dans le but, dirais-je, d'en finir une fois pour toutes avec les excentricités, quelles qu'elles soient. [...] On y trouverait donc, par ordre alphabétique, sur tous les sujets possibles, tout ce qu'il faut dire en société pour être un homme convenable et aimable. [...] Il faudrait que, dans tout le cours du livre, il n'y eût pas un mot de mon cru, et qu'une fois qu'on l'aurait lu on n'osât plus parler, de peur de dire naturellement une des phrases qui s'y trouvent » (cité dans Suffel 1966 : 19).

Le texte de cette lettre prouve que les idées reçues faisaient partie intégrante du discours social de l'époque. Les articles du *Dictionnaire* lui-même sont souvent humoristiques : s'y trouve, par exemple, des idées reçues sur la création littéraire. Ainsi, la littérature est définie comme « occupation des oisifs » (Flaubert 1966 : 366), et l'imagination est décrite par les phrases « toujours vive », « s'en défier », « quand on n'en a pas, la dénigrer chez les autres » et « pour écrire des romans, il suffit d'avoir de l'imagination » (Flaubert 1966 : 361). Pourtant, nous y trouvons également des idées reçues proches des stéréotypes que nous avons vu chez Verne. Par exemple, les impérialistes sont définis comme « tous gens honnêtes, polis, paisibles, distingués » (Flaubert 1966 : 361), ce qui correspond à la description positive des Anglais dans *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*. Quant à l'article « nègres », par contre, l'idée reçue est qu'il faut « s'étonner que leur salive soit blanche et de ce qu'ils parlent français » (Flaubert 1966 : 369), tandis que les négresses sont vues comme « plus chaudes que les blanches » (Flaubert 1966 : 369). Nous pouvons mettre cela en parallèle avec la description du peuple indien dans le roman : d'un côté ils sont vus comme primitifs et barbares, de l'autre côté les femmes indiennes, comme Mrs Aouda, ont un charme et une beauté particulière grâce à leur origine indienne. Cette correspondance entre les idées reçues que décrit Flaubert et les stéréotypes trouvés dans le roman de Verne est une autre preuve du problème répandu du faux savoir sur lequel, paradoxalement, l'autorité dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle était largement construite, et sur lequel la notion de la périphérie en réalité était établie, tout comme dans *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*. En fait, la grande différence entre les deux ouvrages de Flaubert et le roman de Verne est que Flaubert critique les idées reçues et met en garde contre leur entrelacement avec les sciences, et que son traitement du faux savoir peut être vu presque comme une moquerie, ce qui veut dire qu'il remet en cause visiblement la validité du système de pensée français et subvertit son autorité. Autrement dit, dans le cas de Flaubert, nous pouvons dire qu'il y a un élément subversif patent. Par contre, le roman de Verne, son narrateur, ses descriptions, renforcent et prennent au sérieux des idées reçues, apprennent le faux savoir au lecteur et construisent sur les fondements de ce savoir la relation entre le centre et la périphérie. Verne célèbre le centre comme intrinsèquement supérieur et le savoir du centre comme omniscience, ce qui veut dire que nous n'y trouvons pas l'élément subversif que nous trouvons chez Flaubert. Pourtant, si nous le lisons d'un œil critique, nous allons voir que l'abondance des stéréotypes dans le roman indique quand même certaines lacunes dans le système de pensée qui les a produits, mettant en doute l'infériorité de l'entité ainsi représentée, c'est-à-dire la périphérie. Cela est peut-être plus facile à remarquer si nous lisons le roman dans une autre époque, où le système de pensée est différent, mais ce que l'exemple de Flaubert montre, c'est que la conscience – et la critique – du

problème existait à l'époque aussi. En fait, les deux romans offrent, de manière différente, un aperçu précieux de la société française et du discours social français du XIX<sup>e</sup> siècle, de même que de la perception de la périphérie à l'époque.

Comme nous avons vu, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* fonctionne comme une célébration du centre, de sa culture, ses valeurs, sa politique, son savoir scientifique, son progrès. Par conséquent, il renforce l'idée d'une relation hiérarchique entre le centre et la périphérie, représentant le centre comme naturellement supérieur à la périphérie. Pourtant, cette représentation donnée comme naturelle est en fait fondée sur de nombreux stéréotypes, parfois des stéréotypes négatifs et parfois des stéréotypes positives, c'est-à-dire des exotisations. Au moyen des stéréotypes, l'infériorité de la périphérie est systématiquement renforcée : par conséquent, nous pouvons conclure que la fonction de la périphérie dans le roman est de montrer, de justifier, la position dominante du centre, et qu'il n'y a pas d'élément subversif. Pourtant, ce type de représentation indique également les limites du savoir du centre et suggère que, s'il doit être expliqué par les stéréotypes, l'inconnu de la périphérie en fait reste incompréhensible. Si nous le lisons ainsi, nous pouvons soutenir que la périphérie est marquée par une complexité beaucoup plus nuancée que nous y attribuons au premier abord, que la relation hiérarchique renforcée au cours du roman n'est pas aussi stable qu'elle le paraît. Puisque le système de pensée et la structure du savoir a changé depuis, nous pouvons soutenir qu'il est plus probable que le lecteur contemporain va remarquer les stéréotypes dans le roman, mais l'exemple de Gustave Flaubert, son roman *Bouvard et Pécuchet* et surtout son *Dictionnaire des idées reçues* prouve que, au moins dans une certaine mesure, les stéréotypes, les idées reçues, étaient vus d'un œil critique déjà à l'époque, et leur abondance dans le discours social était considéré comme un problème. En somme, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* nous dit beaucoup sur le fonctionnement et les limites du discours social français de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et que, plus généralement, sa représentation de la relation entre le centre et la périphérie reflète les problèmes réels qui existaient dans la relation entre les parties du monde colonialistes et les parties du monde colonisées, ce qui est sans doute un aperçu important. Pourtant, le roman suivant va encore plus loin : contrairement à celui que nous venons d'analyser, qui n'a pas d'élément prononcé de déstabilisation et de doute, dans le récit de *Vingt Mille Lieues sous les mers* nous allons voir la foi dans le progrès visiblement ébranlée.

## La relation centre-périérie dans *Vingt Mille Lieues sous les mers*

*Vingt Mille Lieues sous les mers* peut sans doute être classé parmi les romans français les plus connus, et même si nous ne l'avons pas lu, nous avons probablement entendu parler du capitaine Nemo, peut-être la figure la plus célèbre de l'imaginaire vernien. Le roman est paru pour la première fois entre mars 1869 et juin 1870 en feuilleton, et depuis il a été traduit en plus de 150 langues et a inspiré de nombreuses adaptations au cinéma, à la télévision, au théâtre, en bande dessinée, en musique et aux jeux-vidéos. Le récit suit le professeur de biologie français Pierre Aronnax, son domestique flamand Conseil et le harponneur québécois Ned Land dans leurs aventures à bord du sous-marin *Nautilus*, dont le commandant est le mystérieux capitaine Nemo. Au début du roman, ces trois personnages se joignent à la chasse à ce qu'on croit être un monstre de mer gigantesque qui a déjà fait couler plusieurs bateaux, mais ils finissent par tomber par-dessus bord quand leur navire est attaqué par ce monstre mystérieux. Le professeur Aronnax pensait que cet attaquant était un narval géant : pourtant, le « monstre » se révèle être un sous-marin technologiquement très avancé. Les trois s'échouent sur le sous-marin et deviennent des prisonniers du capitaine Nemo, qui refuse de les libérer de peur qu'ils ne dévoilent le secret de son existence et de son sous-marin *Nautilus*. Pourtant, il leur permet d'explorer les profondeurs sous-marines, il leur instruit et leur montre des spectacles que personne n'avait jamais vu, sauf lui et son équipage. Avec lui, ils franchissent vingt mille lieues sous tous les océans du monde et vivent de nombreuses aventures, ce que le professeur Aronnax en fait apprécie beaucoup, contrairement à Ned Land, qui essaie plusieurs fois de s'évader. Cependant, le capitaine Nemo reste une énigme pendant tout le voyage, et même à la fin, quand il attaque – comme il l'a déjà fait avant, quand le professeur pensait qu'il s'agissait d'un narval – un navire appartenant à ce qu'il considère comme une « nation maudite » (Verne, *Vingt Mille Lieues* 1994 : 428), en utilisant son sous-marin comme une machine de guerre, et quand les trois prisonniers parviennent à s'échapper, la destinée du capitaine, son identité, son passé, rien de cela n'est révélé.

C'est précisément le capitaine Nemo qui constitue l'élément le plus célèbre et, comme nous pouvons soutenir, le plus intéressant du roman. Selon Simone Vierne, la figure du capitaine Nemo « a pris une véritable dimension mythique, au point qu'on l'invoque à propos de toute figure réelle mais qui sort du commun. Nemo est devenu un héros, au sens antique, au même titre qu'Achille ou Ulysse » (*Le capitaine Nemo* 2007 : 15).

Son personnage ressemble à un héros romantique, caractérisé par un passé troublé, un manque de respect pour les lois et les normes, une disposition mélancolique et solitaire, et le désir de se venger



contre ceux qui l'ont fait souffrir. Dans *Vingt Mille Lieues sous les mers*, nous apprenons seulement qu'il vient d'un pays des opprimés et qu'il a perdu tout ce que lui était cher. Pour cette raison, il déteste et évite les gens : d'autre côté, il se montre parfois capable des actes de l'humanité. Il se sent libre seulement dans la mer, dans le sous-marin qu'il a construit lui-même, le *Nautilus*, où il vit avec son équipage loyal. Comme il croit, « la mer est tout ! [...] Son souffle est pur et sain. C'est l'immense désert où l'homme n'est jamais seul, car il sent frémir la vie à ses côtés. La mer n'est que le véhicule d'une surnaturelle et prodigieuse existence ; elle n'est que mouvement et amour ; c'est l'infini vivant, comme l'a dit un de vos poètes » (Verne, *Vingt Mille Lieues* 1994 : 84). Et puisque la mer lui procure tout ce dont il a besoin, il est complètement indépendant et prétend qu'il ne rentrera jamais sur terre. De plus, il est extrêmement intelligent, notamment quand il s'agit de la technologie, puisque son *Nautilus* est en avance sur son époque, mais également dans les domaines de géographie et de science, car il a appris énormément de choses au cours de sa vie sous les mers. Pourtant, il y a certainement un aspect sinistre au capitaine Nemo, ce qui est le plus visible dans le fait qu'il utilise son sous-marin pour attaquer et faire couler des bateaux. Il est évident qu'il souffre beaucoup, bien qu'il n'en offre jamais une explication claire : comme Simone Vierre écrit, Nemo est peut-être vu comme un « surhomme, mais on sent aussi qu'il livre un combat contre lui-même autant que contre le destin » (*Le capitaine Nemo* 2007 : 20). Cependant, il est intéressant de noter que le personnage de Nemo apparaît également dans *L'île mystérieuse*, un autre roman vernien, où son histoire est révélée et l'auteur lui a donné une nationalité, « pour faire plaisir sans doute aux lecteurs et à Hetzel » (Vierne, *Le capitaine Nemo* 2007 : 23). Darko Suvin soutient même que, dans *L'île mystérieuse*, le personnage de Nemo est rétracté (1974 : 64). Dans notre analyse, cependant, nous allons nous concentrer sur le personnage tel qu'il est dépeint dans *Vingt Mille Lieux sous les mers*, et tel que Verne l'a créé originellement, sans considérer ce qu'il a ajouté dans *L'île mystérieuse*.

Comme il est visible dans cette description, Nemo, que nous pouvons voir comme le représentant de la périphérie à cause de son amour pour la mer solitaire et inhabitée et de sa haine du centre et des parties du monde « civilisées », contraste avec les trois personnages naufragés, qui ont vécu heureux parmi les autres hommes en Europe et, au cas de Ned Land, au Canada, et qui veulent y rentrer. Même le professeur Aronnax, qui s'habitue assez facilement à la vie sous-marine et qui partage plus que ses compagnons la fascination et l'amour du capitaine Nemo pour la mer et tout ce qu'elle offre, ne veut pas vivre comme lui jusqu'à sa mort et finit par décider de s'évader à la fin. En fait, les trois peuvent être analysés comme les représentants du centre et de la foi dans le progrès, dans la supériorité du centre. Cette foi est visible, par exemple, dans la description du navire sur lequel ils vont

à la chasse du « monstre » au début du roman, ainsi que dans la description de l'habileté du harponneur Ned Land:

J'ai dit que le commandant Farragut avait soigneusement pourvu son navire d'appareils propres à pêcher le gigantesque cétacé. Un baleinier n'eût pas été mieux armé. Nous possédions tous les engins connus, depuis le harpon qui se lance à la main, jusqu'aux flèches barbelées des espingoles et aux balles explosives des canardières. [...]

Donc, l'*Abraham Lincoln* ne manquait d'aucun moyen de destruction. Mais il avait mieux encore. Il avait Ned Land, le roi des harponneurs.

Ned Land était un Canadien, d'une habileté de main peu commune, et qui ne connaissait pas d'égal dans son périlleux métier. Adresse et sang-froid, audace et ruse, il possédait ces qualités à un degré supérieur, et il fallait être une baleine bien maligne, ou un cachalot singulièrement astucieux pour échapper à son coup de harpon. (Verne, *Vingt Mille Lieues* 1994 : 31).

Comme nous pouvons voir dans ce passage, Aronnax était absolument certain de leur victoire contre le monstre, représentant le centre comme capable de réussir et de dominer dans n'importe quelle situation. Selon cette description, l'échec contre le monstre, considéré comme un être de la périphérie, est très improbable, voire impossible. Également, la représentation des Papouas est semblable à la représentation des indigènes dans *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* : ils sont réduits à des êtres bestiaux, violents et inférieurs, à un danger, un obstacle. Voici la description de la rencontre d'Aronnax, Conseil, Land et un groupe des indigènes :

« Sont-ce des singes ? s'écria Ned Land.

- A peu près, répondit Conseil, ce sont des sauvages.

- Au canot ! » dis-je en me dirigeant vers la mer. [...]

Les sauvages s'approchaient, sans courir, mais ils prodiguaient les démonstrations les plus hostiles. Les pierres et les flèches pleuvaient. (Verne, *Vingt Mille Lieues* 1994 : 181).

Il est évident que la perception des indigènes des trois représentants du centre est très stéréotypée, puisqu'ils sont pratiquement décrits comme inhumains, et par conséquent naturellement inférieurs aux hommes du centre. Ce qui est également très intéressant, et ce qui constitue un autre lien entre ce roman et *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, c'est le fait que Conseil et Passepartout utilisent le même mot péjoratif en parlant des indigènes : « gueux », ce qui veut dire « être méprisable »<sup>2</sup>. Passepartout l'utilise quand il apprend ce que c'est qu'un suttu, et Conseil l'emploie quand un des

---

2 Larousse. 2022. «gueux.» <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/gueux/38554> [consulté le 21 août 2022]

indigènes casse une coquille qu'il trouve précieuse. En fait, ce mot résume bien ce que les personnages qui représentent le centre pensent de la périphérie. Pourtant, Aronnax ne nous offre pas seulement des stéréotypes négatifs, comme celui sur des indigènes, mais également ceux plein d'exotisations. Comme la plupart du roman se déroule sous les mers, nous trouvons ce type de stéréotypes largement dans les descriptions des endroits qu'ils visitent ou voient du *Nautilus*, comme par exemple celle de la grotte où ils trouvent des huîtres qui créent des perles :

En ce moment s'ouvrit devant nos pas une vaste grotte, creusée dans un pittoresque entassement de rochers tapissés de toutes les hautes lisses de la flore sous-marine. D'abord, cette grotte me parut profondément obscure. Les rayons solaires semblaient s'y éteindre par dégradations successives. Sa vague transparence n'était plus que de la lumière noyée. [...]

Là, le capitaine Nemo s'arrêta, et de la main il nous indiqua un objet que je n'avais pas encore aperçu.

C'était une huître de dimension extraordinaire, un tridacne gigantesque, un bénitier qui eût contenu un lac d'eau sainte, une vasque dont la largeur dépassait deux mètres, et conséquemment plus grande que celle qui ornait le salon du *Nautilus*. [...]

Là, entre les plis foliacés, je vis une perle libre dont la grosseur égalait celle d'une noix de cocotier. Sa forme globuleuse, sa limpidité parfaite, son orient admirable en faisaient un bijou d'un inestimable prix. Emporté par la curiosité, j'étendais la main pour la saisir, pour la peser, pour la palper ! (Verne, *Vingt Mille Lieues* 1994 : 239-240).

Évidemment, dans cette scène, le lecteur devrait ressentir la même exultation et l'admiration que le professeur Aronnax : ici, la fonction de la périphérie est d'enchanter, de faire rêver le lecteur. Mais, comme c'était le cas avec le roman précédant, la périphérie est dotée d'une fonction : elle renforce la supériorité du centre, qui la prend d'un côté pour quelque chose qui doit être gouverné ou corrigé, et de l'autre comme un divertissement. Ou au moins, c'est ainsi que le professeur Aronnax la représente.

Pourtant, la meilleure indication de la supériorité que le centre pense avoir par rapport à la périphérie est le savoir scientifique dont Aronnax et Conseil font étalage constamment. En effet, bien qu'ils se trouvent dans les endroits sous-marins que personne sauf le capitaine Nemo n'a jamais vus, ils sont toujours capables d'identifier et classer la flore et la faune qui les entourent. Autrement dit, ces énumérations donnent l'impression qu'il n'y a rien dans la périphérie, si exotique et curieuse soit-elle, qui ne fait déjà partie du savoir du centre, ou, comme Barthes le dirait, il n'y a rien là-bas qui sort de ce monde connu et clos : en fait, les classifications dans *Vingt Mille Lieues sous les mers* montrent, peut-être mieux que tous ses autres romans, à quel point Verne était maniaque de plénitude, meublant le

monde d'objets, d'endroits, d'espèces qui sont toujours finis, explicables et classables. Cela est évident dans une de ses descriptions longues et détaillées des organismes marins qu'on voit du *Nautilus* à un moment donné :

Pendant deux heures, toute une armée aquatique fit escorte au *Nautilus*. Au milieu de leurs jeux, de leurs bonds, tandis qu'ils rivalisaient de beauté, d'éclat et de vitesse, je distinguai le labre vert, le mulle barberin, marqué d'une double raie noire, le gobie éléotre, à caudale arrondie, blanc de couleur et tacheté de violet sur le dos, le scombre japonais, admirable maquereau de ces mers, au corps bleu et à la tête argentée, de brillants azurors dont le nom seul emporte toute description, des spares rayés, aux nageoires variées de bleu et de jaune, des spares fascés, relevés d'une bande noire sur leur caudale, des spares zonéphores élégamment corsetés de leurs six ceintures, des aulostones, véritables bouches en flûte ou bécasses de mer, dont quelques échantillons atteignaient une longueur de un mètre, des salamandres du Japon, des murènes échidnées, longs serpents de six pieds, aux yeux vifs et petits, et à la vaste bouche hérissée de dents, etc.

Notre admiration se maintenait toujours au plus haut point. Nos interjections ne tarissaient pas. Ned nommait les poissons, Conseil les classait, moi, je m'extasiais devant la vivacité de leurs allures et la beauté de leurs formes. Jamais il ne m'avait été donné de surprendre ces animaux vivants, et libres dans leur élément naturel. (Verne, *Vingt Mille Lieues* 1994 : 117-118)

Comme ce passage nous montre, pour Aronnax et ses compagnons la périphérie est quelque chose de classable, de déchiffrable. En fait, les énumérations telles que celle-ci – que, comme Vierendeel souligne, Michel Butor a comparées aux poèmes les plus modernes (Jules Verne 1989 : 37) – sont destinées à illustrer la puissance du savoir du centre, l'omniscience à laquelle rien ne peut échapper. D'ailleurs, il est très significatif que le personnage principal est un professeur, un savant. Comme Sarah Capitanio l'indique, dans les romans de Verne le personnage du savant, ou de son homologue technologique, l'ingénieur, est considéré comme le plus important, puisque, en réalité, les espaces qu'on doit conquérir sont ceux qu'on associe à l'inconnu, à l'incompréhensible, à l'explicite (2000 : 64). Pourtant, il est bien évident que cette description est censée non seulement instruire, mais également divertir le lecteur, ce qui veut dire que le « scientifique » et l'exotique, qui peut être considéré comme son contraire, se recourent : selon Vierendeel, ce passage illustre « un réel effort de Jules Verne pour faire voir et pas seulement instruire, et, sans qu'il en soit conscient, pour faire rêver » (Jules Verne 1989 : 38). De plus, les énumérations du professeur Aronnax correspondent parfaitement au type de pensée scientifique

expliqué par Michel Foucault et mentionné dans le chapitre précédent: il s'agit d'instaurer un ordre dans la nature, de la diviser en catégories, même si elles sont complètement imaginaires. Par conséquent, nous pouvons mettre en doute le savoir que le professeur Aronnax nous présente, ainsi que la supériorité du centre qu'il renforce par ce savoir. Et, comme nous allons voir, c'est en fait l'attaque et l'opposition à ce savoir, à cette omniscience prétendue et au monde clos qu'elle construit, qui caractérise la relation entre le centre et la périphérie dans ce roman.

Cet attaque et cette opposition s'incarnent dans le personnage du capitaine Nemo. Tout d'abord, il constitue le contraire du professeur Aronnax et ses deux compagnons parce qu'il déteste le centre, son pouvoir, son savoir, ses lois. Comme il dit à Aronnax :

Monsieur le professeur [...] je ne suis pas ce que vous appelez un homme civilisé ! J'ai rompu avec la société tout entière pour des raisons que moi seul j'ai le droit d'apprécier. Je n'obéis donc point à ses règles, et je vous engage à ne jamais les invoquer devant moi ! (Verne, *Vingt Mille Lieues* 1994: 78).

Évidemment, Nemo choisit volontairement des endroits les plus lointains et les plus inconnus par rapport au centre, c'est-à-dire les plus périphériques. Ainsi, il devient lui-même « périphérique », il devient un inconnu, ce qui est, d'ailleurs, signalé par son nom, Nemo, qui veut dire « personne » en grecque. De plus, Nemo fait comprendre au professeur Aronnax que, originellement, il est un représentant des peuples opprimés par le centre, disant à propos d'un pauvre pêcheur de perles indien qu'il a sauvé du requin : « Cet Indien, monsieur le professeur, c'est un habitant du pays des opprimés, et je suis encore, et, jusqu'à mon dernier souffle, je serai de ce pays-là » (Verne, *Vingt Mille Lieues* 1994 : 245). En fait, Nemo se range parmi les peuples indigènes, ceux qui sont considérés comme primitives et barbares par le centre et, par conséquent, par les trois autres personnages. Le conflit de leurs opinions et perceptions est le plus visible dans la scène avec les Papouas, que Conseil a qualifié de « à peu près des singes ». Par contre, Nemo ne les considère pas comme inférieurs et il n'est pas hostile à eux, disant qu'il ne veut pas que sa visite à l'île Gueboroar « coûte la vie à un seul de ces malheureux » (Verne, *Vingt Mille Lieues* 1994 : 188). Il implique même qu'il y a quelque chose de violent et barbare dans les habitudes des hommes du centre, ceux qui se proclament être élevés et raisonnables, plus précisément dans leur habitude de chasser des animaux seulement pour les tuer : ainsi, il empêche Ned Land de chasser une baleine australe en lui disant que

ce serait tuer pour tuer. Je sais bien que c'est un privilège réservé à l'homme, mais je n'admets pas ces passe-temps meurtriers. En détruisant la baleine australe comme la baleine franche, êtres inoffensifs et bons, vos pareils, maître Land, commettent une action blâmable. C'est ainsi qu'ils

ont déjà dépeuplé toute la baie de Baffin, et qu'ils anéantiront une classe d'animaux utiles (Verne, *Vingt Mille Lieues* 1994 : 337).

Comme nous pouvons voir, ici c'est le représentant du centre qui est considéré comme barbare par le capitaine Nemo, qui n'associe pas ce trait à la périphérie. Ainsi, Nemo subvertit la notion de la relation hiérarchique naturelle entre le centre et la périphérie et, automatiquement, la représentation inférieure de la périphérie que nous offrent le professeur et ses compagnons.

Cependant, quant au savoir du professeur Aronnax, et le savoir du centre en général, il n'est pas vrai que le capitaine Nemo ne possède rien de ce savoir. Au contraire, il sait beaucoup – en fait, il prétend que ses douze mille livres sont « les seuls liens qui me rattachent à la terre » (Verne, *Vingt Mille Lieues* 1994 : 85) – et, surtout quand il s'agit de la technologie ou de la géographie, Aronnax le voit presque comme son enseignant. Ce qui est le plus important, c'est que Nemo, le représentant de la périphérie, n'est pas seulement un savant, mais, dans certains domaines, il sait plus que le professeur, et, en fait, puisqu'il a passé des années en explorant les océans de la terre dans un sous-marin, plus que tout être vivant. De plus, le savoir que Nemo possède est pratique, s'opposant ainsi au savoir théorique du professeur Aronnax, et puisque le savoir pratique de Nemo s'avère être supérieur, nous pouvons dire que l'équilibre entre la théorie et la pratique est brisé. La meilleure preuve de cette supériorité du savoir pratique est son sous-marin *Nautilus*, un miracle de technologie tellement avancé que Nemo ne l'aurait pas dû construire à l'époque où le roman se passe. À de nombreux égards, le *Nautilus* est un personnage : comme Suvin écrit, des véhicules différents sont pratiquement les héros des récits verniens (1974 : 58). Si nous sommes d'accord avec lui, nous pouvons dire que le sous-marin est sans doute un personnage important, puisqu'il montre clairement les limites du savoir du centre et la non-viabilité du système du monde clos, fini et classable que les représentants du centre essaient de soutenir. Pour le professeur Aronnax, le sous-marin est une énigme, et quand Nemo lui explique sa construction et son fonctionnement, il est fasciné parce que les méthodes décrites sont encore inconnues au centre – surtout quand il s'agit du rôle de l'électricité. Et bien que Nemo réponde aux questions que le professeur lui pose, Aronnax trouve toujours difficile de croire ce qu'il a appris, et se demande : « Abusait-il de ma crédulité ? L'avenir devait me l'apprendre » (Verne, *Vingt Mille Lieues* 1994: 107). En fait, comme Verne indique, dans sa description du *Nautilus*, « malgré l'emploi de termes techniques, Jules Verne ne cherche pas à éclaircir les détails », parce qu'il évite « de s'appesantir sur des détails qu'il serait bien incapable de fournir » (*Le capitaine Nemo*, 2007: 18). Par conséquent, « le génie de Nemo prend [...] une qualité quasi magique » (*Le capitaine Nemo*, Verne 2007 : 18). Cette qualité magique est très importante parce que, en fait, il ne s'agit pas d'une qualité

fantaisiste ou divertissante qui fait partie du charme exotique de la périphérie : au contraire, il s'agit d'une magie inconfortable et déstabilisante, d'une magie qui indique la présence de l'inconnu indéchiffrable et conteste le savoir du centre qui prétend pouvoir tout expliquer. Ainsi, la périphérie s'avère être plus avancée, plus savante que le centre, le centre qui renforce sa supériorité précisément à travers son omniscience autoproclamée, à travers sa science célèbre, qui est en fait insuffisante et limitée quand elle se trouve confrontée à ce sous-marin. Ainsi, le capitaine Nemo et son *Nautilus* montrent que cette omniscience n'est qu'une illusion.

En outre, la nature subversive du *Nautilus* peut être confirmée par le fait qu'il constitue une hétérotopie parfaite. Selon Michel Foucault, qui a inventé ce concept, les hétérotopies sont des sortes de contre-emplacements, sortes d'utopies effectivement réalisées dans lesquelles les emplacements réels, tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés, des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables (*Des espaces autres* 15).

Le *Nautilus* est, ainsi, un contre-emplacement qui à la fois représente, conteste et inverse les emplacements du centre, et, en le faisant, illustre les défauts et les limites du centre et de son savoir. Son fonctionnement peut être expliqué à travers les six principes des hétérotopies, articulés par Foucault. Tout d'abord, nous pouvons « les classer en deux grands types » (Foucault, *Des espaces autres* 15). Le premier type est ce que Foucault appelle « hétérotopies de crise, c'est-à-dire qu'il y a des lieux privilégiés, ou sacrés, ou interdits, réservés aux individus qui se trouvent, par rapport à la société, et au milieu humain à l'intérieur duquel ils vivent, en état de crise » (*Des espaces autres* 15). Le *Nautilus* est une hétérotopie de crise parfaite puisque son commandant, le capitaine Nemo, a abandonné la société pour la mer. Puisqu'il a beaucoup souffert de la main des hommes « civilisés », pour lui le sous-marin est un lieu privilégié où il peut être libre, seul et loin de ce qu'il déteste. Pourtant, le *Nautilus* peut également être considéré comme une hétérotopie du deuxième type, celle de déviation, « celle dans laquelle on place les individus dont le comportement est déviant par rapport à la moyenne ou à la norme exigée », comme « les maisons de repos, les cliniques psychiatriques » et « les prisons » (Foucault, *Des espaces autres* 15-16). Évidemment, pour le professeur Aronnax, Conseil et Ned Land, le *Nautilus* est plutôt une prison qu'un refuge, puisqu'ils ont découvert ce qu'ils ne devaient pas savoir, un secret qui déstabilise tout le système du savoir du centre, et ainsi, nous pourrions dire, ils ont dévié par rapport à la moyenne, même s'ils l'ont fait par hasard. Cette fonction du sous-marin est liée au second principe des hétérotopies : « au cours de son histoire, une société peut faire fonctionner d'une façon très différente une hétérotopie qui existe et qui n'a pas cessé d'exister » (Foucault, *Des espaces*

*autres* 16). Ainsi, avant l'arrivée de professeur Aronnax et ses compagnons, le *Nautilus* a été la demeure du capitaine Nemo, et quand les trois le rejoignent, il devient un genre de prison. Similairement, quand le *Nautilus* rencontre un bateau que Nemo veut attaquer, il se transforme en une machine de guerre. Par conséquent, nous pouvons vraiment dire que la même hétérotopie a plusieurs fonctions. Troisièmement, « l'hétérotopie a le pouvoir de juxtaposer en un seul lieu réel plusieurs espaces, plusieurs emplacements qui sont en eux-mêmes incompatibles » (Foucault, *Des espaces autres* 17). Le *Nautilus* est un très bon exemple de cela, parce qu'il juxtapose des espaces complètement différents, comme la bibliothèque, la chambre du capitaine Nemo, la salle à manger, la chambre des machines, le réservoir d'air, etc. Quant au quatrième principe, il concerne le temps : « Les hétérotopies sont liées, le plus souvent, à des découpages du temps, c'est-à-dire qu'elles ouvrent sur ce qu'on pourrait appeler, par pure symétrie, des hétérochronies ; l'hétérotopie se met à fonctionner à plein lorsque les hommes se trouvent dans une sorte de rupture absolue avec leur temps traditionnel [...] » (Foucault, *Des espaces autres* 17). Un type majeur des hétérochronies sont « les hétérotopies du temps qui s'accumule à l'infini, par exemple les musées, les bibliothèques » (Foucault, *Des espaces autres* 17). Fait significatif, le *Nautilus* contient plein de livres – une bibliothèque entière – ainsi qu'une grande collection d'œuvres d'art et de raretés naturelles que le capitaine Nemo garde dans son salon. Selon le professeur Aronnax, le salon était « réellement un musée dans lequel une main intelligente et prodigue avait réuni tous les trésors de la nature et de l'art, avec ce pêle-mêle artiste qui distingue un atelier de peintre » (Verne, *Vingt Mille Lieues* 1994 : 88). Cela fait du *Nautilus* une hétérotopie où le temps s'accumule à l'infini. Ensuite, « les hétérotopies supposent toujours un système d'ouverture et de fermeture qui, à la fois, les isole et les rend pénétrables. [...] Ou bien on y est contraint [à entrer], c'est le cas de la caserne, le cas de la prison, ou bien il faut se soumettre à des rites et à des purifications. On ne peut y entrer qu'avec une certaine permission » (Foucault, *Des espaces autres* 18). Dans le cas du *Nautilus*, il est très isolé et il est presque impossible d'y entrer – le seul moyen de le faire est d'avoir la permission de Nemo. Pourtant, ce qui est curieux, c'est que, une fois que quelqu'un y accède, il est interdit d'en sortir : en fait, le professeur Aronnax, Conseil et Ned Land y sont entrés sans le vouloir. Par conséquent, nous pouvons dire qu'il y a un système d'ouverture et de fermeture qui l'isole et le rend pénétrable. Finalement, le sixième principe concerne la fonction des hétérotopies par rapport à l'espace qui reste :

Celle-ci se déploie entre deux pôles extrêmes. Ou bien elles ont pour rôle de créer un espace d'illusion qui dénonce comme plus illusoire encore tout l'espace réel, tous les emplacements à l'intérieur desquels la vie humaine est cloisonnée. Peut-être est-ce ce rôle qu'ont joué pendant



longtemps ces fameuses maisons closes dont on se trouve maintenant privé. Ou bien, au contraire, créant un autre espace, un autre espace réel, aussi parfait, aussi méticuleux, aussi bien arrangé que le nôtre est désordonné, mal agencé et brouillon. Ça serait l'hétérotopie non pas d'illusion mais de compensation, et je me demande si ce n'est pas un petit peu de cette manière-là qu'ont fonctionné certaines colonies (Foucault, *Des espaces autres* 18-19).

On peut soutenir que le *Nautilus* est un exemple des hétérotopies de compensation : c'est un espace, perçu comme autre par le centre, où vraiment tout est bien arrangé, et le capitaine Nemo assure qu'il fonctionne parfaitement. Ainsi, à son tour, le *Nautilus* révèle que le centre lui-même n'est pas si parfait et ordonné qu'il se présente, qu'il y a quand même des problèmes et des incertitudes réprimés.

Comme nous avons vu, le *Nautilus* correspond à tous les six principes des hétérotopies, que nous pouvons qualifier des espaces très subversifs, ce qui veut dire que le sous-marin constitue un moyen idéal pour contester le centre et ses hiérarchies imaginaires. Pourtant, Nemo ne déstabilise pas l'omniscience et la supériorité prétendue du centre seulement en aidant le professeur Aronnax et ses compagnons à acquérir de nouvelles connaissances et en leur révélant des secrets dont ils n'étaient même pas conscients – le meilleur exemple étant l'existence et le fonctionnement du *Nautilus* – mais il le fait également en laissant certaines choses cachées. Effectivement, il montre que la périphérie ne peut jamais être entièrement connue par le centre, quels que soient ses efforts. Par exemple, son identité et les détails sur son passé ne sont jamais révélés, bien que les trois naufragés brûlent de curiosité. De plus, nous pouvons soutenir qu'ils n'apprennent pas tout ce que le capitaine Nemo sait, puisque le professeur Aronnax sent parfois qu'il ne partage pas tout son savoir avec eux. Ainsi, quand il leur montre l'Atlantide – une autre nouvelle connaissance pour eux – le professeur se demande ce que Nemo en sait, mais ne dévoile pas :

« Pendant que je rêvais ainsi, tandis que je cherchais à fixer dans mon souvenir tous les détails de ce paysage grandiose, le capitaine Nemo, accoudé sur une stèle moussue, demeurait immobile et comme pétrifié dans une muette extase. Songeait-il à ces générations disparues et leur demandait-il le secret de la destinée humaine ? Était-ce à cette place que cet homme étrange venait se retremper dans les souvenirs de l'histoire, et revivre de cette vie antique, lui qui ne voulait pas de la vie moderne ? Que n'aurais-je donné pour connaître ses pensées, pour les partager, pour les comprendre ! » (Verne, *Vingt Mille Lieues* 1994 : 309).

Contrairement au *Tour du monde en quatre-vingts jours*, où toutes les questions posées reçoivent ses réponses et où la curiosité de Passepartout de même que celle du lecteur est toujours assouvie, le capitaine Nemo ne rend pas possible une satisfaction pareille dans *Vingt Mille Lieues sous les mers*. Il

révèle ce qu'il veut, et comme il s'agit d'un personnage très mystérieux, le professeur Aronnax, tout comme le lecteur, doit accepter qu'il y a des choses qui vont rester inconnues et inexplicables. Ce fait est également reflété par la fin, qui reste ouverte, alors que tout est clair et tout se résout à la fin du *Tour du monde en quatre-vingts jours*. Comme le professeur continue de se demander après son évvasion du *Nautilus* :

« Mais qu'est devenu le *Nautilus* ? A-t-il résisté aux étreintes du maelström ? Le capitaine Nemo vit-il encore ? Poursuit-il sous l'océan ses effrayantes représailles, ou s'est-il arrêté devant cette dernière hécatombe ? Les flots apporteront-ils un jour ce manuscrit qui renferme toute l'histoire de sa vie ? Saurai-je enfin le nom de cet homme ? Le vaisseau disparu nous dira-t-il, par sa nationalité, la nationalité du capitaine Nemo ? » (Verne, *Vingt Mille Lieues* 1994 : 442).

Évidemment, même la disparition du capitaine Nemo est frustrante parce qu'elle pose encore plus de questions qui restent sans réponse. En fait, du début à la fin du roman, c'est lui qui empêche la création d'un monde fini et clos comme celui créé dans *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, montrant que le savoir du centre est limité et plein de lacunes, et que la périphérie ne peut pas être simplement réduite à quelque chose de connu, explicable et classable, ce qui serait nécessaire pour l'établissement de la relation hiérarchique entre le centre et la périphérie que Verne établit dans le premier roman que nous avons analysé. Certes, les trois personnages naufragés voient le centre comme supérieur, et cette représentation est dans une certaine mesure renforcée par le professeur Aronnax, mais le capitaine Nemo la conteste et la remet en cause assez pour qu'elle soit ébranlée.

Par conséquent, *Vingt Mille Lieues sous les mers* n'est pas vraiment un roman qui célèbre l'omniscience du centre et il ne renforce pas sa supériorité, ce n'est pas un roman de certitude et de foi dans le progrès : plutôt, c'est un roman de doute, d'incertitude, de remise en question des idées reçues qui existaient dans la société du XIX<sup>e</sup> siècle au sujet de la relation entre le centre et la périphérie, des idées que *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* renforce incontestablement. Dans *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, cela dépend du lecteur s'il va considérer les représentations du centre et de la périphérie que le roman lui offre d'un œil critique et lire les stéréotypes comme déstabilisants en eux-mêmes. Pourtant, dans le cas de *Vingt Mille Lieues sous les mers*, l'élément déstabilisant est beaucoup plus visible, puisqu'il y a un personnage, le capitaine Nemo, qui oppose efficacement le stéréotype de l'infériorité de la périphérie, et puisque le représentant principal du centre – qui est également le narrateur – doute graduellement de plus en plus des stéréotypes auxquels il croit initialement. Par

conséquent, nous pourrions dire que le deuxième roman que nous avons analysé subvertit ouvertement la représentation inférieure de la périphérie.

En plus, nous venons de mentionner le fait que le représentant principal de la périphérie, le professeur Aronnax, est également le narrateur du récit, ce qui est important pour la construction de la relation entre le centre et la périphérie dans le roman. En fait, *Vingt Mille Lieues sous les mers* est raconté du point de vue du professeur Aronnax, il s'agit de la narration à la première personne. Par conséquent, le lecteur est limité à sa perspective, il peut savoir seulement ce que le professeur sait lui-même, et il est évident que le professeur ne sait pas tout. Ainsi, le lecteur devient conscient des limites du savoir du centre et ressent la même incertitude et la même frustration que le professeur ressent lui-même. Autrement dit, Verne utilise la perspective narrative limitée pour indiquer la fragilité et l'incomplétude du savoir du centre, pour accentuer le sentiment de doute et provoquer la révision. Par contre, dans *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, la narration est à la troisième personne, et même si nous n'apprenons jamais ce que pense Phileas Fogg, le narrateur est celui qui décrit les endroits, les peuples et les cultures que les personnages rencontrent au cours de leur tour du monde, c'est lui qui apprend le lecteur sur le monde romanesque et offre toutes les réponses : sa perspective sur ce qu'il décrit et raconte est illimitée. Comme nous pouvons voir, dans les deux romans le type de narration joue un rôle majeur : la narration à la première personne aide à construire un monde radicalement ouvert, infini, incertain et indéchiffrable, tandis que la narration à la troisième personne aide à créer un monde clos, fini et entièrement explicable et classable. La narration à la première personne de *Vingt Mille Lieues sous les mers* nous sensibilise au fait que nous ne savons pas et nous ne pouvons pas tout savoir, tandis que la narration à la troisième personne du *Tour du monde en quatre-vingts jours* nous offre une omniscience confortable, mais illusoire.

En somme, nous pourrions dire que *Vingt Mille Lieues sous les mers* est caractérisé par un ton introspectif et même pessimiste : nous n'y voyons pas la foi dans le progrès et la célébration du pouvoir et savoir du centre comme dans *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*. Plutôt, ce progrès, ce pouvoir et ce savoir sont mis en doute, notamment par le capitaine Nemo et sa condamnation du centre. En fait, selon Verne,

sa misanthropie, qui le fait se séparer totalement de toute l'humanité, est en outre révélatrice, en filigrane, de sentiments personnels de Jules Verne. Il n'est pas l'optimiste que l'on dépeint généralement – au rebours d'Hetzel, humaniste laïque qui croit au progrès de l'humanité, comme le prouve le premier roman qu'avait refusé l'éditeur, retrouvé et publié en 1995, Paris au

XXème siècle. Pour Jules Verne, seul un petit groupe d'élite est capable de vivre une aventure aux accents initiatiques (*Le capitaine Nemo* 2007 : 21).

Quels que soient les sentiments personnels de Jules Verne, il est incontestable que *Vingt Mille Lieues sous les mers* est beaucoup moins optimiste que *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, et que l'attention du lecteur est moins attirée aux accomplissements et aux vertus du centre qu'aux conséquences néfastes des actions du centre, à l'injustice et à la souffrance humaine qui en proviennent, comme par exemple la destinée malheureuse du pêcheur de perles indien qui Nemo aide, mais également de Nemo lui-même, qui a perdu tous et tout ce que lui était cher, ce qui l'a marqué à vie. Grâce au capitaine Nemo, le lecteur se rend compte que, en fait, un grand nombre de gens ne profitent pas de la dominance du centre, bien au contraire ils finissent par être exploités, par souffrir ou même en mourir. Cela est très important non seulement parce que le centre est mis en doute, mais également parce que la périphérie est représentée d'une manière plus humaine, plus complexe, au lieu d'être réduite à une entité primitive et exotique.

Comme notre analyse a montré, la relation entre le centre et la périphérie dans *Vingt Mille Lieues sous les mers* n'est pas construite comme naturellement hiérarchique. Plutôt, bien que le centre soit plus puissant et par conséquent dominant dans le roman, le lecteur est invité à réviser si cette domination est vraiment justifiée, c'est-à-dire si le centre est vraiment intrinsèquement supérieur à la périphérie. Cette question entraîne automatiquement la révision des stéréotypes sur le centre et la périphérie qui, comme nous avons montré dans le chapitre précédent, étaient répandus dans la société française du XIX<sup>e</sup> siècle, ainsi que la mise en question de la relation hiérarchique qui existait entre le centre et la périphérie en réalité, au lieu de l'acceptation aveugle de l'attitude que cette relation est naturelle. Cette révision est provoquée par la contestation du savoir du centre, ce qui est, en fait, la fonction du capitaine Nemo et son *Nautilus* : la périphérie est représentée comme caractérisée par un savoir que le centre ne possède pas, qui ne peut pas être englouti entièrement par sa science et, en fait, auquel le centre ne peut pas accéder dans sa totalité. Pour cette raison, nous pourrions soutenir que ce roman, contrairement au précédent, montre le doute et la critique du centre ouvertement, nous pouvons même dire que l'élément déstabilisant, incarné dans le personnage du capitaine Nemo, conduit l'intrigue. Ainsi, nous pouvons conclure que la critique et la condamnation des idées reçues, qui est tellement visible dans les œuvres de Flaubert, existe, au moins dans une certaine mesure, chez Verne aussi : certes, à de nombreux égards ses romans glorifient le centre et renforcent les stéréotypes, mais il est évident qu'il y a également un élément déstabilisant, une certaine introspection, un soupçon, une

trace de la conscience que le monde est plus complexe que les stéréotypes qui ne peuvent pas le représenter.

## Conclusion

Tout compte fait, dans les deux romans analysés, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* ainsi que *Vingt Mille Lieues sous les mers*, la relation entre le centre et la périphérie constitue un de leur aspects essentiels. Sans doute, les représentations du centre et de la périphérie sur lesquelles cette relation est construite conduisent l'intrigue dans les deux cas, bien qu'elles ne soient pas les mêmes dans les deux romans : dans le premier roman, la relation entre le centre et la périphérie est dépeinte comme naturellement hiérarchique, le centre est célébré comme supérieur et omniscient, et la périphérie est réduite à une entité primitive qui est représentée comme à la fois barbare et bestiale, ce qui est censé justifier la domination du centre, et comme divertissante et attrayante, ce qui permet au lecteur d'y projeter ses désirs et de fuir la réalité. Ainsi, les stéréotypes répandus de la société du XIX<sup>e</sup> siècle sont renforcés, et ils sont renforcés à tel point que le lecteur qui les détecte et qui lit le texte d'un œil critique va se rendre compte qu'ils se déstabilisent eux-mêmes. Pourtant, le roman n'est pas subversif, bien au contraire il reflète le problème du faux savoir qui était très répandu à l'époque et contre lequel certains intellectuels du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment Gustave Flaubert dans ses œuvres *Bouvard et Pécuchet* et le *Dictionnaire des idées reçues*, luttait. Par contre, *Vingt Mille Lieues sous les mers* contient un élément ouvertement déstabilisant. Bien que les trois personnages représentants du centre, le professeur Aronnax – qui est également le narrateur – son domestique Conseil et le harponneur Ned Land, voient le centre comme supérieur à la périphérie, surtout grâce à ce qu'ils voient comme l'omniscience du centre, cette attitude est contestée par le capitaine Nemo. Nemo représente la périphérie et montre qu'elle n'est pas et ne pourra jamais être complètement connue, déchiffrable et accessible au centre. Ainsi, contrairement au *Tour du monde en quatre-vingts jours*, *Vingt Mille Lieues sous les mers* met en doute les notions de l'infériorité de la périphérie et la supériorité du centre, montrant que les deux sont trop complexes pour être réduits aux stéréotypes. Le pouvoir et le savoir du centre et la foi dans le progrès que le premier roman célèbre sont mis en question et subvertis dans le second roman, ce qui veut dire automatiquement que les valeurs dominantes du centre du XIX<sup>e</sup> siècle sont remis en cause.

Ainsi, ce mémoire de master espère avoir montré que les romans de Jules Verne, malgré leur étiquette de « paralittérature » et leur popularité largement répandue parmi les jeunes lecteurs, ont également beaucoup à révéler aux critiques littéraires. Non seulement est-il intéressant de voir comment la représentation du centre et de la périphérie diffère dans les romans du même auteur, ce qui révèle quand même une complexité de sa poétique, mais, ce qui est peut-être encore plus intéressant,

cette représentation reflète également le fonctionnement de la société à l'époque où les romans ont été écrits et quelques problèmes qui y étaient présents, comme le problème du faux savoir et des idées reçues que Verne renforce, mais parfois également met en doute. À son tour, cela nous révèle beaucoup sur les relations du pouvoir dans le monde du XIX<sup>e</sup> siècle et sur les stratégies de la domination et du contrôle. Pour conclure, nous pouvons dire que, malgré ses défauts, mais également à cause de ses défauts, Verne mérite certainement d'être lu, et si nous le lisons d'un œil critique, si nous faisons attention et réexaminons ce qu'il nous offre, il va nous apprendre beaucoup plus qu'il avait intention de faire quand il écrivait ses romans.

## Bibliographie et sitographie

Barthes, Roland, 1957. *Mythologies*, Éditions du Seuil, Paris

Capitania, Sarah. (2000). 'L'Ici-bas' and 'l'Au-delà' ... but Not as they Knew it. *Realism, Utopianism and Science Fiction in the Novels of Jules Verne*, dans *Jules Verne : Narratives of Modernity*, édité par Edmund J. Smyth, Liverpool University Press, Liverpool, p. 60-77.

Chandna, Mohit. (2013). *Time is Money: Spaces of Colonial Desire and Jules Verne*. *Victoriographies*, vol. 3, no. 2, p. 184-205.

Chouteau Marianne, Faucheux Michel, Nguyen Céline. (2006). *L'institution imaginaire de la médiation : Dispositifs museaux dans Vingt mille lieues sous les mers de Jules Verne*. *Communication et langages*, no. 149, p. 3-13, [http://www.persee.fr/doc/colan\\_0336-1500\\_2006\\_num\\_149\\_1\\_4609](http://www.persee.fr/doc/colan_0336-1500_2006_num_149_1_4609)

Compère Daniel, Margot Jean-Michel, 1998. *Entretiens avec Jules Verne 1873-1905*, Slatkine, Genève.

Dekiss, Jean-Paul. (2005). *Jules Verne : Apports à un humain planétaire*, S.E.R., vol. 4, tome 403, p.79-87, <https://www.cairn.info/revue-etudes-2005-7-page-79.htm>.

Dupuy, Lionel. (2013). *Les Voyages extraordinaires de Jules Verne ou le roman géographique au XIXe siècle*, Armand Colin, vol. 2, no. 690, p. 131-150, <https://www.cairn.info/revue-Annales-de-geographie-2013-2-page-131.htm>.

Faivre, Jean-Paul. (1955). *A propos d'un cinquantenaire : Jules Verne (1828-1905) et le Pacifique*. Contribution à l'étude de l'exotisme océanien au XIXe siècle. *Journal de la Société des océanistes*, tome 11, p. 135-147, [https://www.persee.fr/doc/jso\\_0300-953x\\_1955\\_num\\_11\\_11\\_1861](https://www.persee.fr/doc/jso_0300-953x_1955_num_11_11_1861)

Flaubert, Gustave, 1966. *Bouvard et Pécuchet*, Garnier-Flammarion, Paris

Foucault, Michel. (2004). *Des espaces autres*, *Empan*, vol. 2, no. 54, p. 12-19, <https://www.cairn.info/revue-empan-2004-2-page-12.htm>.



Foucault, Michel, 1966. *Les mots et les choses*, Gallimard, Paris

Index Translationum. 2022. « Statistiques – Résultats. » <https://www.unesco.org/xtrans/bsstatexp.aspx?crit1L=5&nTyp=min&topN=50&lg=1> [consulté le 2 août 2022]

Larousse. 2022. « gueux. » <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/gueux/38554> [consulté le 21 août 2022]

Saint-Martin, Arnaud. (2005). *Le roman scientifique : un genre paralittéraire*, L'Harmattan, vol. 1, no. 6, p. 69-99, <https://www.cairn.info/revue-sociologie-de-l-art-2005-1-page-69.htm>.

Smyth, Edmund J. (2000). *Verne, SF, and Modernity: an Introduction*, dans *Jules Verne : Narratives of Modernity*, édité par Edmund J. Smyth, Liverpool University Press, Liverpool, p. 1-10.

Suffel, Jacques. (1966) *Préface*, dans Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, Garnier-Flammarion, Paris, p. 13-28.

Suvin, Darko. (1974). *Communication in Quantified Space: the Utopian Liberalism of Jules Verne's Science Fiction*, *Clio*, vol. 4, no. 1, p. 51-71.

Suzuki, Keiji. (2002). *L'année 1872 et ses trois notions d'illimité*, *Littérature*, no. 125, L'œuvre illimitée. p. 101-110.

Unwin, Timothy. (2000) *The Fiction of Science, or the Science of Fiction*, dans *Jules Verne : Narratives of Modernity*, édité par Edmund J. Smyth, Liverpool University Press, Liverpool, p. 46-59.

Verne, Jules, 1985. *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, Le livre de poche, Paris

Verne, Jules, 1994. *Vingt Mille Lieues sous les mers*, Bookking International, Paris

Vierne, Simone, 1989. *Jules Verne : Mythe et modernité*, Presses Universitaires de France, Paris

Vierne, Simone. (2007). *Le capitaine Nemo héros de la liberté absolue et de l'humanisme sans illusion*, Grand Orient de France, vol. 4, no. 42, p. 14-25, <https://www.cairn.info/revue-la-chaine-d-union-2007-4-page-14.htm>.